

> chronique **Angelo Rinaldi**

Eternité de la galère

Quelquefois, certains livres refermés, on a, au hasard des rencontres, le sentiment qu'ils nous rattrapent sur le trottoir. L'air était si froid, à l'angle de l'avenue de Wagram et de la place des Ternes, que la nuit, trouée par la lumière des enseignes, avait une transparence d'aquarium. Près d'un banc, l'homme cherchait le regard des passants, la mine indécise. Et les passants passaient, peut-être distraits, peut-être pas. On s'arrêta, à sa hauteur. Il ne demandait qu'à parler, de sa voix lente à l'accent ch'timi juste assez perceptible pour rafraîchir les mots. Sa canadienne, contemporaine des tractions avant et d'un modèle encore en usage chez les Chiffonniers d'Emmaüs, amenuisait, par son étroitesse, une silhouette d'adolescent que ne contredisaient ni la finesse des traits ni le bleu de l'œil. Mais la barbe poussait blanche – entièrement. De ce qui avait été un portefeuille, Daniel Helun sortait des papiers officiels qui appuyaient de leur authenticité chaque étape de son histoire. M. Helun est à la rue depuis le mois de mars dernier. Employé à l'entretien des jardins publics de Saint-Quentin (Aisne), ce célibataire sans âge, mais la quarantaine selon la carte d'identité, a sollicité à la suite de déboires privés – mort d'une mère et autres bagatelles – un congé sans solde, afin de se ressaisir. Un petit chef lui a fait la réponse du berger à la bergère : du congé, on lui en imposait pendant trois ans. Ce qui était hors de proportion avec son restant d'économies. Si M. Helun, chassé de son logement par son propriétaire, repoussé vers Paris, réclame le RMI pour survivre, il perd du même coup son statut de fonctionnaire. « Je me débrouille, dit-il, sans une once de colère, mais est-ce que je pourrai tenir tant que ça ? Vous avez une idée ? » Certes, et bien qu'elle soit folle. Il suffisait sans doute que le premier magistrat de Saint-Quentin fût personnellement saisi de ce cas par quelques lettres ou télégrammes. On a souvent célébré le cœur des maires. Nous serions bien aise de nous associer à la louange universelle.

Pierre Cautrat (1917-1978) n'eut, dans le genre, rien à envier à M. Helun. Et, par parenthèse, il n'y avait qu'un éditeur comme celui-ci pour redécouvrir l'un des deux ouvrages publiés, de son vivant, par cet ancien maquisard, écrivain de la Calet, à la Marc Bernard, qui tutoya la misère avec humour dans le Paris de Guy Mollet où le pont du métro aérien aux wagons délabrés, aux portes claquantes, élevait, par instants, sa mélodie de ferraille dans le silence rétabli par le nouveau préfet de police. Cautrat a grimpé les étages, pour vendre tout ce qui peut remplir une valise de colporteur – jusqu'à des balais pliables qui, d'après l'inventeur, allaient *naturellement* dans les coins. Il répondait à des annonces de recrutement identiques à celles qui, dans les journaux gratuits, entourent la photo d'un marabout de Yaoundé qui, à Belleville, assure désenvoûtement, retour d'affection ou de chance. Cautrat l'a croisé, et si ce n'était lui, c'était son frère vêtu d'une djellaba blanche. Que n'a-t-il vu dans les coulisses, où la concierge, appelée « bignole », de la pointe de son frotoir, semblait frapper les trois coups de la comédie humaine, avant de soulever son rideau ? En compagnie de Cautrat, M. Helun ne serait pas dépaycé. Il identifierait vite la fatalité simple qui fond de préfé-

rence sur les gens de peu. Cautrat... A écrire son nom, fugitivement réapparu en librairie, pourquoi faut-il que revienne l'impression des soirs de chasse, lorsque – aux fins de nous aguerir, disait-on – on glissait par surprise dans nos mains d'enfant des palombes saignantes, battant de l'aile, qui allaient bientôt mourir entre nos doigts empoissés ? A Cautrat l'intellectuel s'apparente beaucoup François, le héros ou le double de M. Roux, qui a logé la qualité sous la couverture noire du « policier ». François est un déclassé qui s'entraîne à boxer en vue d'un championnat dans une salle de sport en province. On devine assez vite que le moyen de se tirer d'affaire, il eût préféré le trouver à travers les livres – des livres qu'il aurait écrits. A défaut, ce sera le sport, bien que, à la retraite, le tonus diminue. Ses lectures et son bagage, il les cache aux partenaires que lui propose son club – immigrés ou Français de souche, tous en mesure de se van-

Cautrat a grimpé les étages, pour vendre tout ce qui peut remplir une valise de colporteur – jusqu'à des balais pliables qui, d'après l'inventeur, allaient *naturellement* dans les coins. Il répondait à des annonces identiques à celles qui, dans les journaux gratuits, entourent la photo d'un marabout de Yaoundé.

ter que leurs ancêtres n'étaient déjà rien sous le règne de Saint Louis ou sous celui des Almoravides. Il eût été également utile de dissimuler ses lettres au lecteur, l'urgent devoir du romancier étant de taire sa culture, à moins qu'il ne fasse de celle-ci son objet à lui. Tels « nœuds borroméens », empruntés aux séminaires d'un vieil histrion de la psychanalyse, produisent, ici, l'effet d'un éventail à la Mallarmé dans une chambrée de légionnaires, le soir de Camerone. Mais ce ne sont que vétilles. Elles prouvent la capacité de l'auteur à se faire lire mot à mot, debout en bout, à imposer au souvenir ces figures presque aussi défavorisées par les coups reçus que par le rêve : celui de s'en sortir grâce au sport, à l'heure où la jeunesse, que l'on n'a pas encore réussi à retirer aux mal lotis, autorise espoirs, chimères. Rachid, Durandal, Daniel, Serge, Trigo vont de matchs médiocres en exhibitions qui ne le sont pas moins. Cela jusqu'au moment où, vaincus par la réalité, la société ne leur tend même plus l'éponge du soigneur ou le voile de Véronique. (Il y a du Golgotha dans le chemin du boxeur.) Sous le langage cru, qui est souvent le déguisement de la pudeur masculine et des pauvres hères victimes d'une mythologie de la virilité fabriquée dans les grottes de Cro-Magnon, affluent, tour à tour, amertume, détresse et rage, quand elles ne se mélangent dans un récit bien mené où le comique anime le

tableau d'une campagne électorale et celui d'un bal de campagne. La phrase, une sorte de staccato célinien la caractérise pour le meilleur. Elle charrie des réflexions de moraliste que le cher Ferdinand n'eût pas désavouées : « Ceux qui perdent savent quelque chose qu'ignorent ceux qui gagnent. » (A ce compte-là, M. Helun est au moins docteur ès vie.) Pour son premier combat, avec l'ange, M. Roux quitte le ring à son avantage, dans une catégorie que sa véhémence magnifie. Sous son commandement, la « galère » file pavillon haut sur l'océan urbain, où, pareils aux marins d'Ulysse à bord des trirèmes, lâchant un jour l'aviron de la révolte, tant de jeunes gens se noient au chant des sirènes du profit. ●

Paris porte à porte, par Pierre Cautrat. Le Dilettante, 155 p., 95 F.
Lève ton gauche ! par Frédéric Napoléon Roux. Gallimard, 262 p., 86 F.